LE PLURILINGUISME DANS LES *ENTRETIENS* DE PIERRE COSTAR ET VINCENT VOITURE

Si certains entretiens ont été très tôt l'objet d'une réception importante et complexe, au premier rang desquels les entretiens spirituels dont il est question plusieurs fois dans ce volume, d'autres, en revanche, ont connu une destinée moins glorieuse et un premier lectorat moins large. Comme le genre des entretiens est, à première vue, d'abord un genre de spécialistes qui ne vise qu'un lectorat restreint, il n'est sans doute pas étonnant d'y rencontrer des textes aussi peu populaires que celui qui nous occupera ici. Après tout, les discussions érudites et techniques sont circonscrites, si ce n'est dans le temps, du moins dans l'espace social et disciplinaire d'un lectorat bien défini.

À certains égards, la réception médiocre, pour ne pas dire la relative indifférence, qui a accueilli les *Entretiens* de Costar et Voiture peut s'expliquer par ce choix générique. Si l'on songe pourtant, quelques années plus tard, en 1686, au projet de vulgarisation que constituent les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, force est de constater qu'un texte du genre peut viser un public mondain, par définition non spécialiste, et y réussir dans une certaine mesure, même si l'entreprise est difficile[1]. Que le texte de Fontenelle tienne pour moitié aux entretiens astronomiques comme celui de Jeanne Dumée et pour moitié aux conversations scudériennes, que le terrain d'une astronomie mondaine ait été préparé par les campagnes galiléennes, cela n'ôte rien à l'insuccès de l'entreprise costarienne, par comparaison.

Cet insuccès est double. Il tient d'une part à ce que Costar n'a pas réussi à faire ce qu'il cherchait à faire, grâce à Voiture. C'est un insuccès immédiat, qui est celui d'une stratégie, d'un geste éditorial mal compris ou maladroit. Il y a un insuccès différent, celui de la réception inexistante de ces *Entretiens* dans les siècles suivants, sauf à les retrouver comme références dans des discussions érudites, ce qui est encore un échec. Il a fallu attendre les travaux de Cécile Tardy, dont on trouvera dans ce volume une étude du plus grand intérêt, pour que le texte devienne une nouvelle fois disponible[2]. Et malgré les nombreux éclaircissements apportés par Tardy, il n'a pas depuis lors suscité un grand engouement critique.

C'est donc à un texte raté que nous allons ici accorder notre intérêt. L'approche en sera d'ordre socio-littéraire. Il s'agit d'interroger la place qu'occupe la manifestation des compétences linguistiques dans l'entreprise éditoriale que constituent les *Entretiens* de Costar et Voiture, c'est-à-dire de mettre en évidence l'intérêt stratégique que les pratiques essentiellement citationnelles des deux épistoliers revêtent quand elles sont ainsi présentées à un public encore en formation[3]. Je ne reviendrai pas au fil de mon propos sur les difficultés inhérentes, du point de vue de la méthode, aux analyses socio-littéraires, en particulier lorsqu'elles portent sur des ouvrages de l'époque moderne. Le lecteur pourra se reporter à la discussion et aux objections soulevées récemment par Dinah Ribard et Nicolas Schapira[4].

---

[1] M.-F. Mortureux a souligné la situation discursive délicate de Fontenelle dans les *Entretiens*, entre lectorat de spécialistes et grand public. Ses remarques peuvent s'appliquer de la même manière aux *Entretiens* de Costar et Voiture. Voir son article « Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation », *Langue française*, n° 53, 1982, p. 48-61.

[2] Nous utiliserons son édition pour les citations de cet article. Pierre Costar et Vincent Voiture, *Entretiens*, éd. critique par C. Tardy, Paris, Classiques Garnier, 2013. Par la suite, on utilisera l'abréviation *Entretiens*, numéro de lettre, numéro de page.

[3] L'importance des citations dans le genre de l'entretien à l'époque classique a déjà été remarquée. B. Beugnot, « Dialogue, entretien et citation à l'époque classique », Revue Canadienne de Littérature Comparée, vol. 3, n° 1, 1976, p. 39-50.

[4] D. Ribard et N. Schapira [dir.], *On ne peut pas tout réduire à des stratégies. Pratiques d'écritures et trajectoires sociales,* Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

Cette étude prend la suite d'une autre étude sur le même ouvrage, que l'on pourra trouver dans les actes encore à paraître du colloque sur les fautes de goût et les vices styles organisés par Carine Barbafieri et Jean-Yves Vialleton. Je m'y interrogeais sur les enjeux socio-littéraires de la *Défense des ouvrages de M. de Voiture*, publiée par Costar en réponse aux attaques de Girac, peu après la publication des *Œuvres,* en 1650[1]. Plus particulièrement, j'avais étudié la manière dont les accusations de faute de style et de faute de goût trahissaient des rapports de force sur la scène littéraire.

Or, la plus grande faute reprochée par Costar à Girac, dans sa contre-attaque, est d'avoir écrit sa *Dissertatio* contre les œuvres de Voiture en latin. Faute de goût, plutôt que de style, en cela que le latin est une langue d'érudit qui s'oppose au français galant, dont les *Œuvres* de Voiture se veulent précisément le parangon[2]. À cette époque, à l'intérieur même du milieu galant et, plus largement, des écrivains mondains et paramondains de langue française, les entreprises éditoriales se multiplient, autour de Voiture donc, mais aussi de Sarrasin et de Balzac, qui tentent de capitaliser les productions littéraires de la première moitié du siècle[3]. Dans le climat de ces années 1650, les préoccupations stylistiques et linguistiques sont donc inextricablement liées à des opérations de récupération et de placement, symptomatiques d'un monde littéraire en pleine transformation, tant pour du côté du lectorat que des producteurs.

L'attaque explicite de Costar contre le latin de Girac invite à se pencher plus sérieusement sur la place qu'occupent les différentes langues de l'époque moderne dans le corpus voiturien ou bien plutôt, comme je vais essayer de le démontrer ici, dans le corpus costarien. Un rappel rapide sur l'état des rapports de force linguistiques, en France, à cette époque, n'est sans doute pas inutile. On peut grossièrement dire que les conceptions lettrées de l'époque séparent les langues modernes ou vernaculaires des langues anciennes. Cependant, le partage ne repose pas sur de stricts critères historiques, dans la mesure où certaines langues effectivement vernaculaires appartiennent alors plutôt aux langues anciennes : c'est le cas par exemple de l'arabe.

En effet, alors même que l'arabe est une langue de première importance dans le monde, il n'est que peu ou pas considéré comme une langue vernaculaire de l'époque. En dehors des cas périphériques de missionnaires, de diplomates ou d'entreprises commerciales, celles-ci, du reste, assez anecdotiques, rares sont les textes qui témoignent du moindre intérêt pour l'arabe moderne. L'arabe, comme l'hébreu d'ailleurs, est surtout compris comme une langue scientifique, para-hellénistique[4] ou para-biblique, susceptible de restituer à la culture occidentale les sources perdues de ce qu'elle tient comme ses propres textes fondateurs. La réception d'un texte majeur comme le *Kitab Al Qanûn fi Al-Tibb* d'Ibnou Sina, dit Avicenne médecin, dans sa version latine du *Canon medicinae* de Gérard de Crémone, est à ce titre symptomatique[5]. De la même manière, il suffit par exemple de parcourir les deux *Scaligerana* pour comprendre qu'arabe et hébreu sont mis sur le même plan, de ce point

---

[1] P. Costar, *Défense des ouvrages de Monsieur de Voiture, À monsieur de Balzac, Conseiller du Roy en ses Conseils. Seconde édition Reveuë, corrigée, & augmentée de la Disertation Latine de Monsieur de Girac,* Paris, Augustin Courbé, 1654.

[2] Voir à ce propos S. Rollin, *Le style de Voiture : une esthétique galante,* Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.

[3] Sur les rôles des correspondances dans ces transferts de capitaux symboliques, voir Cécile Tardy, « Dans la marge des lettres : les modalités d'un transfert d'autorité au milieu du XVII^{e} siècle », *Littératures classiques,* n° 64, 2008, p. 124-145.

[4] Par exemple, Pascale Barthe a récemment rappelé le rôle de la lecture de l'arabe dans la querelle des simples, en botanique, au début de l'époque moderne, « Paroles scellées : nature et langage en Turquie dans les *Observations* de Pierre Belon », *L'Esprit Créateur*, vol. 53, n° 4, 2013, p. 21-33.

[5] Pour un point récent sur la circulation du *Kitab Al Qanûn fi Al-Tibb*, voir I. Masic, « Thousand-year anniversary of the historical book : *Kitab al-Qanun fit-Tibb — The Canon of Medicine*, written by Abdullah ibn Sina », *Journal of Research in Medical Sciences*, vol. 17, n° 11, 2012, p. 993-1000.

de vue, que le latin et le grec, bien que réduites à leur égard à un statut ancillaire, sauf à considérer la théorie de la langue-mère[1].

La question de la modernité d'une langue est tout autant une affaire d'usage que d'histoire. À ces langues perçues comme anciennes s'opposent ainsi les langues modernes. Ce n'est pas que le milieu lettré soit du reste indifférent à l'historicité de celles-ci : dans les mêmes années 1650, les *Origines de la langue française* de Ménage prouvent un intérêt collectif pour l'histoire des mots, y compris, s'il faut en croire le *Menagiana* de 1693, pour les mots sortis d'usage. L'intérêt de ces recherches étymologiques est alors beaucoup plus spécifiquement linguistique que l'étymologisme de l'encyclopédisme médiéval, tel qu'il est incarné par les *Etymologiarum libri viginti* d'Isidore de Séville. Ces recherches sur la langue française ont évidemment partie liée avec les activités des remarqueurs.

La langue nationale n'est cependant pas la seule préoccupation des lettrés. Il est ainsi facile d'établir la liste restreinte des langues modernes qui se retrouvent fréquemment dans les textes français de la période, soit citées, soit référencées : on y compte principalement l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais. En réalité, la liste varie au cours du siècle en fonction des circonstances géopolitiques ou, évidemment, des préoccupations personnelles des écrivains. On se souvient, en amont de la période, de l'intérêt de Joseph Scaliger, toujours, pour la langue polonaise ; en aval, on la retrouve brièvement mentionnée dans une lettre de Marie-Madeleine de Lafayette à l'occasion d'une ambassade polonaise à Paris. L'auteur y évoque la difficulté linguistique considérable que lui parait poser le système des déclinaisons polonaises. On peut imaginer par exemple que la guerre de la Sainte Ligue contre l'Empire Ottoman, jusqu'à la paix de Karlowitz, motive entre 1684 et 1699 un intérêt pour la culture polonaise. Elle est par exemple abondamment commentée dans la *Gazeta general* de Madrid. On trouve, d'une façon comparable, des publications régulières sur les sinogrammes, autour des missions jésuites en Asie de l'est, ou sur le turc évidemment[2].

En dehors de ces circonstances particulières, cependant, les langues dignes d'intérêt forment l'ensemble assez stable de la liste que je viens de donner. On voit que celle-ci est restreinte à la périphérie même de la France ou des communautés francophones non régnicoles. À ma connaissance, il n'existe pas à l'époque, par exemple, de version française d'un texte aussi fondateurs que *Os Lusíadas* de Luis Vaz de Camões, quoique Gerardo da Vinha en ait fait imprimer une version latine en hexamètres dactyliques à Lisbonne en 1622, dont la traduction en français eût été aisée[3]. Par ailleurs, il faut enfin remarquer que même les langues modernes de la liste la plus stable sont spécialisées dans certaines domaines : ainsi l'allemand est d'abord une langue d'érudition, d'ailleurs beaucoup moins bien représentée que le latin, et l'espagnol est reçu comme la langue des romans, l'italien comme celle de la poésie — ou, dans une moindre mesure, de la philosophie.

La capacité des lecteurs à comprendre telle ou telle langue, même à l'intérieur du milieu mondain, du reste loin d'être socialement homogène, dépend considérablement de la formation et elle est difficile à établir généralement et *a priori*. À titre d'exemple, il semblerait, à en juger par sa correspondance, que Marie-Madeleine de Lafayette comprenne l'italien — puisque c'est dans cette langue que lui écrit parfois Ménage — et possède une connaissance, au moins fondamentale, du latin, quoique celle-ci soit

---

[1] D. Droixhe, « La crise de l'hébreu langue-mère au XVII[e] siècle », *La République des Lettres et l'histoire du judaïsme antique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, p. 65-100.

[2] A. Régent-Susini, « Langue(s) et parole dans les écrits des voyageurs français dans l'Emprie ottoman au XVII[e] siècle : asianisme et atticisme au Levant », *Orient baroque/Orient classique*, Paris, Bouchène, 2010, p. 53-67.

[3] Comme le souligne André Stegmann, ce fut dans la version espagnole de 1580 que les lecteurs français les plus cultivés lurent le texte de Camões, dans « L'Extrême-Orient dans la littérature française (1480-1650) », *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises,* n° 27, 1975, p. 41-63.

d'apprentissage tardif. En revanche, quand Huet se propose de lui apprendre le grec ancien, la comtesse repousse son offre.

Le plurilinguisme d'un auteur ou d'un texte est donc loin d'être une qualité univoque. Son évaluation possible — et par conséquent son intérêt stratégique — dépend tout à la fois du public visé, des langues considérées et de la manière dont elles sont mises en scène dans le texte lui-même. Si le manque de maîtrise d'une langue est de toute évidence un défaut pour les érudits, comme les remarques acerbes de Joseph Scaliger le prouvent à de multiples reprises, la maîtrise excessive ou trop évidente peut également être condamnée, comme une pédanterie (une faute de goût, nous l'avons vu) mais également comme une faute de style, quand la structure syntaxique et le lexique d'une langue en influencent trop l'autre.

De ce point de vue, le plurilinguisme exhibé par les *Entretiens* de Costar et Voiture parait particulièrement ambigu. Une brève description en est nécessaire. Les deux auteurs principaux — Costar et Voiture — insèrent dans leur texte des segments textuels non-français et écrivent également des textes entiers dans une langue étrangère. En revanche, ces segments hétérolinguistiques, pour emprunter un concept développé par Rainier Grutman[1], sont traités très différemment par Costar et Voiture. Le premier n'hésite pas à intégrer au corps de sa lettre des segments latins, doublés ensuite de leur traduction, et dont les références sont indiquées en marge tandis que le second emploie le plus souvent des segments courts, quelques mots pour la prose, quelques vers sinon, dépourvus de traduction et de références précises. Il arrive enfin plus rarement que Costar cite un texte directement en français, souvent à la place d'en donner la version originale en grec ancien.

Les langues employées, en elles-mêmes, n'ont rien de surprenant : on y retrouve le latin en tête, suivi par l'italien puis le grec ancien. On trouve enfin des citations très ponctuelles en deux autres langues. La première est une citation par Voiture de quelques vers en ancien français de Guillaume de Lorris, dans le *Roman de la Rose*[2]. La seconde est l'espagnol, représenté par quelques remarques éparses de vocabulaire et la citation d'un vers tiré des *Sonnets* de Góngora (*Cuerpo à los vientos, y a las piedras alma*)[3]. À vrai dire, la langue italienne elle-même, quoiqu'elle gagne en importance quantitative au fil des *Entretiens*, n'est vraiment représentée, exception faite d'une citation de Pietro Bembo[4], que par le Tasse, Marino et Guarini.

À ces segments hétérolinguistiques, il convient d'ajouter toutes les remarques en français qui thématisent le plurilinguisme. Une fois écartés les nombreux commentaires stylistiques sur les auteurs latins que les deux épistoliers échangent, soit pour les louer, soit pour les blâmer (surtout dans le cas de Furius Bibaculus), on trouve quelques remarques sur la morphologie de l'arabe et de l'hébreu et, surtout, deux ou trois commentaires sur le fait de parler une ou plusieurs langues. C'est ainsi que le portugais apparait dans la huitième lettre, adressée par Costar à Voiture :

> Lorsque j'avais des moutons à acheter, et à écrire des poulets en castillan et en portugais, je n'avais guère plus d'affaires que j'en ai à cette heure[5].

Cette remarque appelle la réponse de Costar dans la onzième lettre :

> Peut-être que jamais aucun poulet, soit castillan ou portugais, ou andalou, ou flamand, ou français même, ne vous donna tant de joie que j'en ai reçue de votre dernière lettre[6].

---

[1] R. Grutman, *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québecois*, Montréal, Fides, 1997.

[2] *Entretiens,* XXVI, 351.

[3] *Entretiens,* XXXVI, 620.

[4] *Entretiens,* XXIX, 412.

[5] *Entretiens,* VIII, 192.

[6] *Entretiens,* XI, 204.

Ces commentaires peuvent être plus généraux, comme celui de Costar à la vingt-septième lettre :

> Oh ! que c'est une belle chose que de savoir beaucoup de langues ! J'ai appris depuis peu, que c'était un proverbe latin, qu'un homme valait autant d'hommes qu'il savait de langues, et je sais il y a longtemps que le père Ennius se vantait d'avoir trois cœurs, parce qu'il savait parler Graeca, Osce et Latine[1] !

Suit un passage sur les prouesses linguistiques de Mithridate. Ces thématisations semblent suggérer que le plurilinguisme est toujours positif et, à l'inverse, le manque de maîtrise est un défaut. Voiture déplore par exemple l'ignorance du latin en milieu mondain, dans la vingt-deuxième lettre :

> Pour moi, je viens d'un pays où le mien s'est enrouillé pour avoir été quinze jours, sans voir de bons livres, ni de vos lettres, et n'avoir vu que des dames qui ne savent pas un mot de Cicéron, de Virgile et de Térence[2].

En revanche, il est assez rare que le pédantisme de la culture latine soit souligné de manière un tant soit peu explicite. On en trouve bien un exemple cependant au début de la dix-septième lettre, adressée à Costar par Voiture :

> Sans mentir, avec tout votre latin, vous êtes un grand niais ; et vous faites bien voir *que les plus grands clercs ne sont pas les plus fins*[3].

L'édition de Cécile Tardy rappelle que les derniers mots sont une version française du *Magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes* du Frère Jean dans *Gargantua*. Pour l'essentiel cependant, avoir de la littérature est une excellente chose.

Cette situation n'en laisse pas d'étonner. En effet, une bonne partie de la *Défense des ouvrages de M. de Voiture*, pièce essentielle de la vaste opération éditoriale menée par Costar autour de Voiture dans les années 1650, est consacrée à critiquer la pédanterie de Girac et, dans une moindre mesure, l'enflure du style balzacien. L'enjeu est de taille : à cette époque, le canon littéraire en langue française n'est pas encore constitué. Malherbe y tient une place importante, indubitablement, et il est d'ailleurs bien présent dans les *Entretiens*, Balzac y aspire, mais l'un comme l'autre opèrent à la périphérie d'un milieu mondain parisien qui, par sa position géographique et sociale, assoit peu à peu son contrôle sur la vie littéraire en langue française.

Or, du point de vue linguistique, l'œuvre de Voiture s'oppose à la fois à deux traditions — au moins : celle de la littérature en langue latine et celle de la littérature de l'éloquence représentée par Balzac. De ce double point de vue, la publication des *Entretiens* peut paraître étrange, dans la mesure où l'on y lit un Voiture soucieux du latin et qui ne mentionne jamais les langues modernes qu'en passant. Dans le même temps, les lettres de Costar abondent en remarques érudites, en collections de citations sur tous les sujets et même, marqueur d'érudition s'il en est, en segments hétérolinguistiques en grec ancien. Comment, donc, concilier ces *Entretiens* de 1654 avec la posture adoptée dans la *Défense*, dont la seconde édition parait la même année et la *Suite*, l'année suivante, en même temps que la seconde édition des *Entretiens* ?

Il me semble que la situation devient plus claire si l'on cesse de considérer les *Entretiens* comme une pièce du corpus voiturien pour les traiter comme une part importante du corpus costarien. Il est remarquable en effet que les lettres de Costar composent l'essentiel des *Entretiens*, à la fois par leur nombre et leur extension. En réalité, la co-attribution du texte à Voiture et sa publication au moment même où

[1] *Entretiens,* XVII, 377.
[2] *Entretiens,* XXII, 264.
[3] *Entretiens,* XVII, 238.

l'actualité des Œuvres de ce dernier est consciencieusement entretenue grâce à la querelle avec Girac se présentent comme une opération de placement de la part de Costar, qui profite du capital de légitimité acquis par Voiture au sein du public mondain et galant pour redéfinir sa propre position sur la scène littéraire. En d'autres termes, le texte des *Entretiens*, pour l'essentiel, est un texte indubitablement érudit qu'il s'agit de faire passer pour un texte galant. Voiture est le vecteur qui tire Costar d'un bout à l'autre de la scène littéraire.

Le choix de l'entretien, de ce point de vue, n'est pas surprenant. Revenons sur la question de l'astronomie. Comme Margaret Carlyle l'a brièvement rappelé au début d'un article récent à propos de l'*Entretien sur l'opinion de Copernic* de 1680, par Jeanne Dumée, qui précède donc de huit ans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'entretien est genre pédagogique qui permet de transférer des connaissances spécialisées à un public large[1]. Rappelons qu'en 1632, Galilée publiait lui aussi en langue vernaculaire un *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo*, dont la forme a sans aucun doute inspiré les *Entretiens* de Fontenelle. Comme le soulignait déjà Feyerabend en 1975[2], les relations mondaines, la publication en langue vernaculaire et les moyens stylistiques ont joué un rôle essentiel dans la diffusion des conceptions galiléennes. Il ne parait pas déraisonnable de faire dépendre les *Entretiens* de Costar de ce même usage pédagogique des entretiens et des dialogues, de la part des savants et des érudits.

La mise en forme des segments hétérolinguistiques dans les lettres de Costar parait confirmer l'hypothèse : la traduction systématique en langue française, le référencement et la multiplication des citations sur un même sujet sont autant d'instruments pédagogiques, qui ne sont certes pas spécifiques aux *Entretiens* — on peut les retrouver dans les traités —, mais dont la présence dans l'épistolaire galant ne saurait s'expliquer sans cela. Cependant, les lettres de Costar n'en sont pas moins problématiques : la réception immédiate et par la postérité de ces *Entretiens*, détaillée par Cécile Tardy dans l'introduction à son édition, laisse penser que pour l'essentiel, l'opération de Costar est un échec. Le dispositif d'ensemble de l'ouvrage n'a pas permis l'acculturation de l'érudition costarienne. Les lettres de Voiture étaient cependant là pour assurer une légitimité galante aux textes costariens.

Le dispositif ne tient du reste pas à la seule coattribution de l'ouvrage, à la seule juxtaposition des deux noms. Les lettres de Voiture sont soigneusement choisies pour donner l'image d'une relation épistolaire dialogique et égalitaire, où est mise en scène la convergence des intérêts du galant et de l'érudit. La reprise des citations latines, la recherche d'un corpus commun, l'amplification des remarques de Voiture, sont autant de procédés qui permettent, lettre à lettre, que Costar et Voiture partagent une même pratique épistolaire. S'il est vrai que certains auteurs sont presque spécifiques à Costar et notamment les historiens, comme Tacite, Tite-Live ou le soit-disant Ælius Lampridius, l'essentiel du corpus, Virgile, Térence, Horace, Martial, Juvénal et Catulle, est partagé par les deux auteurs. Les *Entretiens* vont même jusqu'à suggérer que Voiture maîtrise le grec ancien, lorsque celui-ci, dans le vingtième billet, cite Ménandre dans le texte[3].

Certes, le dispositif ne cherche pas à masquer la supériorité linguistique de Costar sur Voiture. Les vingtième et vingt-et-unième lettres sont consacrées à une requête adressée par Voiture à Costar, à qui il demande de rédiger de sa part une lettre latine pour l'*Academia degli Umoristi*. En revanche, la supériorité en langue française est

---

[1] M. Carlyle, « Entre manuscrits et maquettes : l'*Entretien sur l'opinion de Copernic* de Jeanne Dumée », *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle : réalités et représentations*, éd. A. Gargam, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2014, p. 117-134.

[2] P. Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* [1975], Paris, Seuil, 1988. La discussion des théories et des expériences de Galilée commence au chapitre 8.

[3] *Entretiens,* Billet XX, 674.

accordée à Voiture, qui décide dans la trentième lettre de ce qui se dit et ne se dit pas en français. Les *Entretiens* ne cherchent donc pas à présenter Costar et Voiture comme deux écrivains du même style, du même monde pourrait-on dire, et ce serait d'ailleurs rigoureusement impossible : ce qu'ils mettent en scène, c'est la recherche de la convergence elle-même, qui permettrait à Costar d'occuper une position inédite, à la fois érudite et galante.

Dans cette mise en scène, la maîtrise des langues et la manifestation de cette maîtrise occupe de toute évidence une place centrale, au point de devenir parfois le thème même des *Entretiens.* Que l'opération de Costar, du point de vue de la postérité, ait été un cuisant échec ne doit pas conduire à en négliger l'importance pour ce qui est de l'histoire littéraire. C'est sur de semblables bases que Ménage va construire, mais bien plus habilement, sa propre réputation double, d'érudit et de mondain. Or, il me semble qu'en matière de plurilinguisme, le *Menagiana* de 1693 incarne la réussite de la tentative costarienne de 1654.

Du point de vue générique qui nous occupe ici, l'importance de ces *Entretiens* est alors au moins double. Ils participent d'abord à la mondanisation d'un genre qui tient tout à la fois de la spiritualité et de la littérature parascientifique et présentent donc, implicitement, un modèle littéraire et social de rapport entre le monde de l'érudition et celui de la galanterie. D'autre part, ce genre entretient des rapports formels assez étroits avec le genre des ana, autre grand genre de la mise en rapport des milieux, et amorce par là même le processus de reconstruction d'un espace littéraire commun dont Ménage sait, plus tard, pleinement profiter.

François RONAN-DUBOIS
Université de Grenoble-Alpes